

LE "JOURNAL" D'ANDRÉ GIDE

Cette nouvelle partie du « Journal » d'André Gide (1) concerne les années 1939-1942. Il est sans doute inutile d'insister sur l'importance de cette publication. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, André Gide occupe dans nos lettres une place prépondérante, au point que non seulement il est habituellement comparé aux plus grands, mais qu'il semble encore avoir pris, dès maintenant, séance parmi eux, et être devenu, de son vivant, un personnage de cette fresque idéale, vers laquelle on lève les yeux, chaque fois que les problèmes essentiels de la littérature sont mis en cause.

Moraliste avant tout, Gide affectionne depuis longtemps ce genre du « journal » où les confidences les plus intimes peuvent se faire aisément et sans apprêt. Volontiers paresseux — il le dit lui-même — il devait naturellement être séduit par la facilité de ces notations hâtives et sans lien où se complait son esprit capricieux et subtil. On sait que le « journal » occupe, dès à présent, une place considérable dans son œuvre.

L'intérêt de cette dernière partie (1939-1942) est double. Elle apporte évidemment de nouvelles pièces au dossier Gide, et enrichit notre connaissance de l'homme ; De plus elle nous donne des éclaircissements précieux sur les réactions de l'auteur devant la défaite, les problèmes de l'occupation et les espoirs de la Résistance. Est-il besoin de dire que son attitude fut celle qu'on pouvait attendre d'un écrivain où s'incarnent, malgré lui peut être, tant de grandes traditions de notre histoire littéraire. Si ses décisions ne furent pas immédiates — chez Gide rien n'est acquis d'avance — elles n'en ont, pour les esprits libres, que plus de prix.

fru
«
été
plu
po
qu
ca
dr
br
ju
G
sc
p
ci
q
n
p
l'
te
n
ir
en
v
r:
J
fi
d
a
d
le
g
tu
fi
p
d
p
ta
d
l'
o:
a:
sc
m
l'
es
n.
di
cl
re
te
tr

dans
Saison 35
(Journal Vichy
du Dimanche)
1^{er} sept.
1947

Au seuil de la vieillesse, l'auteur des « Caves du Vatican » se tourna vers les problèmes politiques et sociaux qu'il avait paru si longtemps négliger. A vrai dire la justice, sous tous ses aspects, ne lui fut jamais indifférente. Il vint par ce biais moral, si l'on peut dire, à la politique et après ses voyages critiques, oh combien ! aux colonies, professa, un temps, les opinions les plus avancées. Son indépendance foncière ne devait pas lui permettre de rester longtemps inféodé à un parti et l'on connaît l'histoire de cette retentissante rupture. Sur l'attitude giddienne en face de ces problèmes, le nouveau « journal » donne des précisions intéressantes. On retiendra cette exclamation qui résume toute sa conception hautaine et exigeante, c'est-à-dire classique, de l'art : « Question sociale !... Si j'avais rencontré ce grand trébuchoir au début de ma carrière, je n'aurais jamais écrit rien qui vaille ». On applaudira ou l'on se récriera : impossible en tout cas de s'exprimer avec plus de sincérité, et partant de mieux poser une question éternelle.

Dans un temps où il n'est bruit chez les écrivains, que de « s'engager », l'intransigeance de Gide reste entière : « La pensée entre en service — écrit-il à la date du 11 mai 1941 — Et comment ne pas l'engager ? Je ne compte plus que sur les déserteurs. » Pour défendre ce non-conformisme intégral, Gide déploie toutes les ressources de sa prodigieuse dialectique et il faut reconnaître que son impitoyable logique fait merveille quand, par exemple il répond par avance au reproche de se complaire dans une pensée perpétuellement hétérodoxe : « ... si je ne la crois pas (la pensée) plus valeureuse par le seul fait qu'elle diffère et se sépare et s'isole, c'est du moins lorsqu'elle diffère qu'il me paraît le plus utile de l'exprimer » et revenant sur cette idée, avec plus de force encore : « Dès que je ne diffère pas, je me tais ». Une fois encore la sincérité du propos, comme une minime mais sûre poussée, ouvre le plus grand débat...

Au milieu des réflexions tantôt désabusées, tantôt vengeresses que lui inspirent les tristes événements de ces années 40-42, l'auteur des « Prétexes » revient continuellement à ses précieuses notes de lecture où, en grand critique, le premier de notre temps, il excelle à dégager en quelques mots l'essentiel d'un homme ou d'une œuvre. Sa prédilection pour les classiques s'y affirme à nouveau. La Fontaine, Racine, Corneille, etc., etc. Mais ce sont aussi les contemporains : Peguy, Valéry, Aragon et les grands étrangers de Goethe à Steinbeck. Parfois, mais assez rarement, Gide retrouve la saveur des « Nourritures terrestres » et c'est un prodigieux tableau plein de

fruits défendus et improbables :
« Ces quatre derniers jours ont été plus beaux qu'on ne peut dire : plus beaux que je ne pouvais supporter... C'est par une telle nuit qu'on voudrait embrasser les fleurs, caresser l'écorce des arbres, étreindre n'importe quel corps jeune et brûlant, ou rôder à sa recherche jusqu'à l'aube... »

Mais comme las de ces extases, Gide, par un tour déjà ancien de son esprit, revient — et ce n'est pas tellement s'éloigner — à de curieuses observations de botanique ou de zoologie. Il a constamment montré beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, mais l'histoire, dirons-nous, l'Histoire tout court ? C'est toujours le même mépris, ou plutôt la même indifférence, plus extraordinaire encore maintenant, car dans sa vieillesse, l'homme se plaît généralement à l'évocation du passé. Jamais, même au cours de sa fièvre politique, Gide ne s'est servi de l'argument dit historique, et il a traversé les lieux les plus chargés d'histoire sans avoir un mot pour les morts qui les hantent ou la gloire qui les honore. Cette attitude nous avait toujours beaucoup frappé, mais justement certains passages de ce nouveau « journal » donnent à ce sujet d'intéressantes précisions. A propos des « méditations inactuelles » de Nietzsche et de ses réflexions sur les bénéfices de l'oubli, Gide attribue son « extraordinaire disposition et propension au bonheur à l'anti-historicité de son esprit ». On songe naturellement à Chateaubriand qui, en l'occurrence, semble l'anti-Gide par excellence, mais l'auteur du « journal » a pensé de même car immédiatement après avoir fait cette déclaration de guerre à l'histoire, il rouvre les « Mémoires d'Outre-tombe ». Sans doute c'est pour retrouver « ...les mêmes motifs d'admiration pour le prestigieux artiste » mais d'ajouter : « Il m'enlèverait le goût de vivre, si la vie ne devait être que cette vaniteuse parade avec l'avant-goût constant de la mort... Enfin cet amour des tombeaux, cette commémoration incessante, ces rappels d'un passé défunt... me font applaudir davantage à l'éloge de l'oubli historique si admirablement chanté par Nietzsche que je lisais avant-hier... » Ainsi se trouvent nettement définies deux familles d'esprits : ceux qui pour leur « concert intérieur » ont besoin du sombre accompagnement de la mort et ceux qui s'en passent.

L'« anti-historicité » de Gide, il faut, pour la comprendre, se rappeler son éducation puritaine qui l'amena à ne considérer que le seul problème moral. Resté d'esprit profondément chrétien, alors même qu'il se dégage des commandements ou plutôt les interprète à sa manière, l'auteur de la « Porte étroite » se rapproche de ces impitoyables logiciens et moralistes que furent autrefois les jansénistes. Préoccupés du seul problème de la grâce, les Messieurs de Port-Royal faisaient naturellement de leur destin individuel le drame de l'univers et s'intéressaient bien plus à l'aventure d'une âme qu'à la chute des empires. D'ailleurs si Dieu lui-même avait pris soin de détruire jusqu'aux traces des entreprises humaines, à quoi bon vouloir les sortir de leur néant. On se rappelle à ce sujet la magnifique condamnation de l'Histoire, cette suprême vanité, que porte Bossuet, janséniste à ses heures, dans son « Traité de la concupiscence ». C'est par une démarche analogue de sa pensée que Gide s'est défait du fardeau de l'historicité. La comparaison peut être poussée plus loin encore et une phrase de ce journal », à propos des fins dernières, nous révèle une curieuse conception gidienne de la prédestination : « ...il m'est parfaitement impossible d'imaginer cette très hypothétique survie autrement que comme la continuation d'une trajectoire, et cela suffirait à calmer en moi toute inquiétude, si tant est que j'en pusse avoir. »

Pour les jansénistes aussi, la vie de l'âme était une trajectoire, mais la course restait affreusement aveugle, dans l'incertitude de la grâce originelle. L'auteur de « l'Immoraliste » supprimait déjà cette angoisse, quand il mettait en tête de son livre ce passage des Psaumes : « Je te loue, ô mon Dieu ! de ce que tu m'as fait créature si admirable. » La recherche de la joie devenait pour lui une autre exigence : Gide, janséniste du désir.

A. WALLON-LASTEYRAS.

(1) André Gide « Journal » 1939-1942) - Paris, Gallimard, 212 p., 110 fr.